

annonçait son deuil. Nous n'aurons pas assez de larmes pour pleurer le fils, mais faut-il qu'on admire le père, qui, vit toujours, sans qui l'enfant ne serait pas mort, qui était à l'instant de la délivrance au général libérateur : « Ici, rien à signaler. » ? (Peuh! rien qu'une cerise au fort de la saison...). Et c'est un jeune homme de chez nous, un lycéen, qui voudrait qu'on fit d'une relation, nécessairement horrible (beaucoup d'héroïsme s'est dépensé là, j'entends bien), un livre de chevet? Nick Carter, au secours!... Le défenseur de l'Alcazar ne pouvait pas en décider autrement, dira-t-on. Peut-être. Récrions-nous, alors, contre les circonstances qui mettent un père dans pareille alternative, contre un temps inhumain, si inhumain qu'il n'y a plus place pour le cœur, et recueillons-nous devant la dépouille du petit Moscardo, qui faisait ses études d'ingénieur à Madrid, qui avait dix-huit ans, et qui, coincé entre deux partis, a payé les fautes de ses aînés.

Assez de massacres, de tueries, de représailles; assez de fils, de maris, d'amants tombés et qui ne se relèveront plus! clame Mme Huguette Garnier dans **le Journal...** Il est des jours où on ne peut s'empêcher de crier : « assez! »

Assez! On voudrait que le jeune correspondant joignît sa voix à cette voix de femme. A tout le moins, qu'il ne s'exaltât pas, les yeux rivés à l'Alcazar. Ah! vive Lacretelle : ses seize ans regardaient du côté de la rue Boissière, il prenait son mot d'ordre chez Henri de Régnier.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Premières auditions : *Symphonie en fa* de M. Philippe Gaubert et trois mélodies, du même auteur. — Henri Tomasi : *Cantu di Cernu*. — Henri Barraud : *Concert di Camera*. — Louis Beydts : *Fanfare pour la XI^e Olympiade*.

On attendait l'ouvrage que M. Philippe Gaubert vient de donner en première audition à la Société des Concerts. On l'attendait parce que, parvenu à ce point d'une carrière où se trouve aujourd'hui l'auteur du *Concert en fa* et des *Inscriptions pour les portes de la Ville*, il est naturel de se résumer, de donner comme une synthèse de sa production antérieure, de laisser librement s'épanouir sa personnalité

dans une œuvre de musique pure de vastes proportions et qui, se rattachant au passé par sa forme, montre mieux la position de son auteur dans la chaîne ininterrompue des œuvres et des hommes. On l'attendait avec autant de curiosité que de sympathie : l'auteur est un des musiciens qui ont rendu les plus éminents services à son art; il s'est dévoué à mettre en lumière les ouvrages des maîtres anciens et modernes; il lui a fallu bien souvent sacrifier ses propres travaux à la défense et à l'illustration des productions d'autrui. Au concert aussi bien qu'au théâtre, il s'est révélé un chef d'orchestre de haute valeur après avoir brillé comme virtuose. Et tant de labour ne l'a nullement empêché de prendre sa place au premier rang des compositeurs de l'école française. Mais n'eût-il pas eu le moindre titre à notre reconnaissance qu'il eût certainement imposé sa *Symphonie en fa* comme il l'a fait — et parce que son nouvel ouvrage est de ceux qui n'ont besoin d'aucune recommandation pour conquérir les suffrages. Il suffit qu'on l'entende. Et pourtant il n'est pas de ceux, non plus, qui cherchent à séduire et gagnent la confiance et l'estime par des moyens déloyaux, qui cherchent à séduire en se conformant au goût des snobs, en modelant leur visage au caprice de la dernière mode, qui, chaque demain, les vieillira plus vite, par un juste châtiement. Non, cette symphonie a les belles qualités de franchise et de netteté, d'honnêteté que la critique a louées précisément dans les autres œuvres de M. Philippe Gaubert. Elle exprime même mieux qu'aucune autre sa personnalité complète. Après avoir entendu sa *Symphonie en fa*, on connaît mieux M. Philippe Gaubert et, certainement, on l'aime davantage : c'est la raison du chaleureux accueil qui lui fut fait lorsqu'il revint au pupitre après l'avoir dirigée. Les bravos saluaient l'auteur d'abord; mais aussi le chef. Et l'orchestre se joignait au public pour acclamer son président.

La *Symphonie en fa* est en quatre parties. Encore qu'elle soit de construction libre, qu'elle s'écarte très librement aussi du ton de *fa majeur* qui lui donne son titre (le second mouvement est en *ré bémol*, le troisième en *si bémol*), encore que chacun des mouvements ait ses propres thèmes, sa vie et son indépendance, d'un bout à l'autre cet ouvrage garde quelque

chose de classique par son ordonnance, par l'équilibre de ses proportions, par le souci manifeste de son auteur (mais qui ne le gêne à aucun moment, et à vrai dire n'apparaît qu'à la réflexion), de ne tirer de ses thèmes et de ses idées que des développements mesurés. Mais, à côté de ces qualités d'ordre et de proportion, qualités éminemment architecturales, les qualités de détail ne semblent pas moins louables. Elles se manifestent dès l'abord par le choix des thèmes, puis par l'orchestration. Je n'entrerai point dans le détail : une analyse musicale est toujours assez vaine quand le lecteur n'a pas la partition sous les yeux et ne peut suivre le critique. Mais on sait quel maître « coloriste » est Philippe Gaubert. Il s'est surpassé dans sa *Symphonie*, soit que, dans le premier mouvement, il se plaise à faire sonner aux cors le thème principal après avoir fait murmurer par les cordes une lente introduction d'allure recueillie; soit que dans l'*adagio* (deuxième mouvement) il fasse accompagner le violon solo par deux violoncelles, après que la flûte a chanté une phrase grave et recueillie; soit que, dans le *scherzo*, ce soit le hautbois (M. Bleuzet fut, comme de coutume, un étonnant virtuose) qui, délicieusement, spirituellement, expose un thème d'une grâce malicieuse; soit enfin que quatre cors, puis la trompette, dessinent en *fa mineur* une marche funèbre qui sert de prélude au quatrième mouvement avant que s'épanouisse dans un tutti magnifique le thème initial qui, pour la conclusion, ramènera le ton de *fa majeur* du début.

Encore que la *Symphonie en fa* soit de vastes proportions, elle a paru courte. Présentée splendidement par l'orchestre de la Société des Concerts, la voilà partie pour une longue tournée à travers les programmes des associations symphoniques.

Le dimanche suivant, Mlle Germaine Cernay — dont la voix et la science du chant sont hors de pair — présentait à la même Société trois *Mélodies* sur des poèmes tirés de *La Verdure dorée*. On y retrouve la même richesse instrumentale que dans la *Symphonie*, mais d'une légèreté qui laisse admirer comme il convient la grâce flexible de la mélodie. Au même concert, Mlle Yvonne Lefébure a joué le *Concerto* pour piano de M. Maurice Ravel en très grande pianiste.

§

On ne saurait trop louer le bel effort de **M. Albert Wolff** aux Concerts Padeloup : des programmes qui font une large place à la musique contemporaine, des exécutions précises, conduites avec cette intelligente souplesse et cette autorité qui ont valu depuis longtemps à M. Albert Wolff d'être regardé comme un de nos meilleurs chefs d'orchestre, tout devrait attirer un public nombreux aux séances du samedi après-midi à l'Opéra-Comique. L'une des dernières nous a révélé trois ouvrages remarquables. Les quatre mélodies corses de **M. Henri Tomasi** sont d'inspiration populaire. Très habilement, le compositeur a su leur conserver toute la saveur originale et ce goût de terroir spécial qui s'allie si heureusement au dialecte. La première, *Cantu di Maluncunia*, évoque la tristesse du retour dans un pays d'où est partie la femme aimée; la deuxième, *Il Mercante in fiera*, est comme une chanson de métier plaisante, ironique, volubile, et nous fait entendre le boniment d'un marchand forain; la troisième, *Sirinatu*, est le chant d'un amoureux qui implore la Vierge et la supplie d'inspirer à sa bien-aimée amour pareil à celui qu'il ressent pour elle; la quatrième enfin, *Lamentu Serenatu di Spanettu* raconte les tribulations de Spanettu, petit âne folâtre dont la mort laisse son maître inconsolable. Je disais tout à l'heure que M. Tomasi a su garder à ces chansons leur parfum de terroir. Mais il ne s'est cependant point borné à les transcrire telles que le folklore les lui donnait. Je ne sais dans quelle mesure il en a modifié les éléments, mais ce qui est certain, c'est qu'il les a parées d'un accompagnement à la fois discret, léger, spirituel ou tendre, profondément évocateur et qui prolonge et qui complète le dessin mélodique de ces chansons. Mlle Martha Angelici les a interprétées avec un art accompli, une simplicité charmante, et une voix d'un timbre délicieux.

Le *Concert di Camera*, de **M. Henry Barraud**, est, comme le veut le titre, écrit pour orchestre réduit. Mais M. Henry Barraud est de ceux qui savent, avec des moyens réduits, dire beaucoup de choses; il est un des mieux doués, un des plus savants aussi, de nos jeunes compositeurs, et rien de ce

qu'il éerit n'est indifférent. Ce dernier ouvrage, composé de trois mouvements, *prélude et fugue, aria et finale*, est remarquablement écrit. La qualité des idées, la sobriété des développements, le parfait équilibre des sonorités, tout concourt au plaisir de l'auditeur. La fugue est magistralement traitée, après le prélude en forme de canon. S'il y a une justice — et pour tardive qu'elle soit quelquefois, on ne saurait douter que les œuvres finissent par prendre le rang qu'elles méritent — nous aurons de nombreuses occasions d'applaudir ce *Concert di Camera* et je suis sûr que chaque audition nouvelle nous le fera aimer davantage encore.

M. Louis Beydts a écrit sur les lettres composant le mot *sport* — *mi, si, la, ré, fa dièze* — une *Fanfare pour la XI^e Olympiade*, et il en a confié l'exécution à quatre trompettes, six saxophones, quatre cors, quatre trombones, deux tubas, quatre timbales, batterie complète et cloches. Développée avec grande clarté, cette fanfare utilise avec une rare aisance cet orchestre de cuivres, beaucoup plus varié, beaucoup plus moelleux qu'on ne pourrait croire au premier abord. L'ouvrage est largement développé avec un fréquent rappel du thème initial qui l'éclaire. Il a eu lui aussi le plus vif succès.

Rugby, de M. Arthur Honegger, trouvait naturellement sa place après cette invitation aux jeux du stade. Et nous eûmes encore deux plaisirs de qualité rare : la charmante suite d'orchestre tirée par M. Emmanuel Bondeville de son *Ecole des Maris* (dont on attend impatiemment la reprise, car c'est bien un des ouvrages les plus plaisants qu'on ait donnés à l'Opéra-Comique depuis de longues années), et puis enfin une incomparable et très émouvante exécution du premier acte d'*Ariane et Barbe Bleue*, avec Mme Suzanne Balguerie, magnifique Ariane, noble et humaine, à la voix splendide, vaillamment secondée par Mme Madeleine Vhita, par M. Vieulle, et par un chœur féminin qui sut donner au « chant souterrain » toute sa mystérieuse poésie.

Ai-je dit assez le mérite de M. Albert Wolff dans tout cela ? Mettre sur pied un tel programme, en assurer une exécution comme celle qui fut donnée, n'est-ce point mériter la reconnaissance de tous les musiciens ?